

ALEXANDRA
LAMY

NORD-OUEST
PRÉSENTE

GRÉGORI
GADEBOIS



Louise Violet

UN FILM DE
ÉRIC BESNARD

JÉRÔME KIRCHER

JÉRÉMY LOPEZ
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

PATRICK PINEAU

AU CINÉMA LE
6 NOVEMBRE

Louise Violet

UN FILM DE ÉRIC BESNARD

AVEC ALEXANDRA LAMY, GRÉGORY GADEBOIS, JÉRÔME KIRCHER,
JÉRÉMY LOPEZ DE LA COMÉDIE FRANÇAISE, PATRICK PINEAU, ANNIE MERCIER...

AU CINÉMA LE
6 NOVEMBRE



- SYNOPSIS -

1889. Envoyée dans un village de la campagne française, l'institutrice Louise Violet a pour but d'y imposer l'école de la République (gratuite, obligatoire et laïque). Une mission qui ne la rend populaire ni auprès des enfants... ni auprès des parents.

ENTRETIEN AVEC - ÉRIC BESNARD - RÉALISATEUR

Comment est née cette l'histoire ?

Mes trois premiers films rendaient hommage à mes goûts de cinéophile, et les trois suivants à mes proches (ma mère, ma femme et mon père). Je me suis dit que j'allais laisser mes enfants tranquilles et j'ai décidé de travailler sur mon pays, sur l'identité française et ses spécificités. J'ai commencé à plancher sur le siècle des Lumières, j'ai découvert la création du premier restaurant et ça a donné *Délicieux*. J'ai alors dit à mon producteur, Christophe Rossignon, que j'avais envie de poursuivre dans cette voie en abordant le concept de République. Qui dit République dit troisième République et qui dit troisième république dit éducation, un thème qui m'est cher depuis longtemps. L'idée de faire un film sur l'école de Jules Ferry puis sur les premières institutrices envoyées dans les campagnes et projetées dans un monde d'hommes à la fin du 19^e siècle est née ainsi. Cette opposition, la rencontre entre deux mouvements, l'un progressiste, et l'autre conservateur, était intéressante.

Louise Violet a-t-elle existé ?

Elle n'a pas existé, elle est un agrégat de plein de choses. Louise c'est le prénom que je donne à quasiment tous mes personnages féminins. On peut y voir aussi une référence à Louise Michel mais il faut préciser que cette figure révolutionnaire a été une institutrice disons autonome avant la Troisième République, elle ne fait pas partie des hussards noirs. Par contre, oui, le point commun qu'elle a avec mon personnage c'est d'avoir fait la Commune et d'être allée au bain. Mais Louise Michel est restée révolutionnaire tandis que mon personnage choisi de devenir réformatrice.

Vous êtes-vous beaucoup documenté, et comment, sur ces premières institutrices sorties de l'école normale en 1886 et envoyées comme des missionnaires laïques dans les villages ?

J'ai lu ce que j'ai trouvé, mais il existe peu, surtout concernant les femmes, et j'ai dû supputer. Comment ? Il y a pas mal de documentation sur les institutrices de l'entre-deux guerres notamment grâce au travail effectué par l'historienne Mona Ozouf et je me suis dit qu'il y avait de nombreux points communs concernant les conditions de vie et les mentalités entre ces deux époques assez proches. J'ai lu également des romans tel que *La terre* de Zola, une œuvre riche d'enseignements sur le monde paysan à la fin du 19^e siècle.

Le modèle républicain, les valeurs de la France en matière de laïcité, l'éducation, sont-ils des thèmes qui vous passionnent ?

Depuis toujours. Avant d'être réalisateur j'ai travaillé dans le monde politique autour des problèmes d'éducation. Notre République unie autour de la laïcité est agressée, notre société est de plus en plus communautariste et victimaire. Je voulais montrer d'où l'on vient, qui l'on est, et que cela n'a pas été facile pour en arriver là. C'est l'histoire d'un long combat pour obtenir l'école gratuite pour tous. Des femmes et des hommes se sont battus, sont parfois morts pour ça. Mon boulot c'est d'en parler.

La Troisième République est-elle bien vue par ces paysans qui ont peur que l'on vole ou partage leurs terres ?

Non et le mot-clé qui leur fait peur à l'époque c'est « les partageurs » alors que leur rapport à la propriété de leur terre est quasi irrationnel. C'est plus qu'un trésor c'est quelque chose qui se lègue de génération en génération. Leur identité passe par leur terre, un bien inestimable. Quand, face à cela, vous avez les Proudhoniens qui déclarent que la propriété c'est le vol et que tout doit être communautaire, cela donne deux façons de penser diamétralement opposées. C'est dans ce contexte qu'évolue mon personnage.



Face à cette école qui devient obligatoire, les réticences sont fortes. Parce que les enfants sont des bras utiles aux champs, des esclaves comme dit Louise, ou aussi par peur de l'instruction donnée qui leur offrira la possibilité de choisir ?

C'est une main d'œuvre que l'on retire des champs. Mais les parents ont aussi peur de la délégation d'autorité. Ces paysans veulent contrôler l'éducation de leurs enfants et pas qu'un tiers, surtout venant d'un Paris républicain, aille leur expliquer la vie. Avec l'idée qui est exprimée dans le film : je ne veux surtout pas que mes enfants en sachent plus que moi parce qu'ils risquent de me mettre dehors ou de s'en aller. Le savoir c'est l'ouverture et le départ potentiel. Et alors, à qui léguer cette terre si les enfants partent ? C'est un changement de paradigme complet et déboussolant que les paysans doivent affronter. Et cela s'appellera finalement l'exode rural.

Après *Délicieux* qui avait pour cadre la veille de la Révolution française, c'est votre second film d'époque. Est-ce plus compliqué à gérer qu'un film contemporain ?

C'est plus compliqué et en même temps plus facile. Il faut faire attention à tout, au moindre détail, jusqu'au verre d'eau utilisé, pour que cela soit juste historiquement mais du coup vous contrôlez plus l'ensemble. La direction artistique et l'identité du film sont plus marquées. Ce qui est intéressant comme proposition dans un monde où il y a de plus en plus de robinets à images. Et puis l'absence de lumière électrique vous permet de revenir à l'essentiel. Au jeu entre lumière et obscurité.

Qu'est-ce qui vous a décidé à confier le rôle de Louise Violet à Alexandra Lamy ?

Pour Louise, je voulais quelqu'un qui symbolise l'institutrice : sympathique, empathique et issue de la société civile. Alexandra cohabitait toutes les cases. Populaire dans les deux sens du terme, c'est typiquement la « girl next door » capable de faire face aux personnages masculins qu'elle va affronter et de se les mettre dans la poche. Or depuis le début mon idée était de confronter une actrice de cinéma à des acteurs issus du théâtre. Alexandra est une actrice explosive qui a fait pratiquement toute sa carrière dans la comédie, il fallait surtout retenir ce qui vibre en elle, cette énergie qu'elle a, tout en lui laissant exprimer ce que Louise a vécu et qui est latent, enfermé : la violence de la Commune, la douleur liée à la perte d'êtres chers, la colère, la rage, bref le feu sous la glace. Cela a été un vrai plaisir de lui confier ce rôle dramatique.

Au début du film ses traits sont marqués puis ils s'adoucissent. L'avez-vous éclairée et filmée différemment au fil de l'histoire ?

Oui, l'idée de cette érotisation du personnage qui progressivement trouve sa place est complètement voulue. Quand vous trouvez votre place vous devenez plus beau. Au départ Louise est dans le doute, tiendra-t-elle ou pas, arrivera-t-elle à remplir sa mission ? Et elle est d'abord rejetée, elle en souffre, c'est dur. D'autant que son parcours est jalonné de drames passés. Elle tente de continuer. De vivre malgré tout. Seule sa mission la tient debout. Et puis, petit à petit on l'accepte, elle est nourrie par ces enfants qu'elle ouvre au monde. Et elle se remet à vivre. À rayonner.

À Alexandra Lamy qu'est-ce que vous lui dites sur Louise qui n'est pas dans le scénario pour l'aider à incarner, quelles indications de jeu évoquez-vous avec elle ?

Nous avons beaucoup discuté de Louise en amont du tournage. Alexandra a besoin de tout savoir, donc elle pose des questions pour construire le hors champ du personnage, ses habitudes, sa manière de penser, y compris sa sexualité. Ensuite, quand le tournage démarre, nous savons où nous allons. Nous savons tous les deux qui est Louise. Parfois nous avons effectué des corrections en fonction de ce que nous ressentions. Des mots supplémentaires qu'elle avait besoin de prononcer. Il nous est arrivé de tenter des choses différentes. L'idée étant toujours d'aller vers le minimalisme. Quitte à couper dans mon texte.

Instruite, diplômée, féministe, également photographe, Louise est-elle selon vous une femme de progrès dans tous les sens du terme ou disons moderne comme dit le facteur du village joué par Jérôme Kircher ?

Pour reprendre des terminologies du dix-neuvième siècle, c'est une femme issue du mouvement par opposition à la résistance. Les premiers acceptent les nouvelles technologies, le chemin de fer, la

photographie, ... et partent de l'idée que tout cela est pour être partagé et qu'à terme cela améliorera la vie quotidienne de tous. C'est un féminisme universaliste ! Pour ce qui est de la photo, j'aimais qu'elle recommence à prendre des clichés au bout d'un moment comme signe d'une paix intérieure retrouvée. Elle est capable de se reconnecter à son passé (son mari était photographe), elle redevient capable de voir la beauté du monde, elle est de nouveau en résonance avec le présent. Elle se disait morte, elle revit.

C'est une époque à laquelle quand on naît dans le village d'à côté, comme le personnage joué par Jérémy Lopez, on est un étranger. C'est ce repli sur soi que vous vouliez montrer aussi ?

Oui j'ai le sentiment en traitant de la République de faire un cinéma politique. Quand on commence à dire que tout est de la faute de l'autre, de celui qui habite ou qui vient de là-bas on entre dans le syndrome du bouc-émissaire. Il était amusant de rappeler que l'étranger... c'était celui du village d'à côté. Le groupe se construit par opposition à l'altérité. Avec le temps, il n'y a que les distances qui ont changé...

Jérémy Lopez incarne Rémy, ce personnage looser et archétype du patriarcat violent. Que vouliez-vous dire à travers lui ?

Je ne savais pas au départ que le rôle de Louise serait tenu par Alexandra Lamy mais j'ai écrit pour Grégory Gadebois et pour Jérémy Lopez. Deux acteurs avec qui j'avais déjà travaillé deux fois. Je voulais que Jérémy représente, si ce n'est le lumpenprolétariat en tous cas le paysan pauvre. Celui qui est en échec dans le système agricole. Celui dont le fils va le plus bénéficier du mouvement de l'Histoire parce que Remy n'a pas grand-chose à lui léguer sinon sa colère. Le destin ne l'aide pas, il est « un maudit du bon dieu ». Il veut s'intégrer au village donc il est encore plus contre la modernité, comme pour donner des gages aux autres. Il pratique un conservatisme d'intégration !

C'est une autre femme, la mère du Maire, incarnée par Annie Mercier, qui va peser pour que l'institutrice soit acceptée. Pour quelles raisons ?

Pour deux raisons. Elle comprend que d'« attraper » cette dame-là qui habite chez eux, est une occasion unique pour son fils. Si jamais il parvient à l'épouser c'est le loto. Elle possède un savoir et une prestance qui peuvent le rendre heureux, le valoriser vis-à-vis des autres et sûrement favoriser son ascension sociale pourquoi pas jusqu'à la députation. Et puis il y a une autre dimension : elle voit la souffrance chez Louise et il y a communauté de souffrance sans une plainte. Plus qu'une entraide féministe, il y a une solidarité du silence. Elle sait que Louise est une femme forte.

C'est la troisième fois après *Délicieux* et *Les choses simples* que vous dirigez Grégory Gadebois qui incarne ici Joseph, le Maire du village. Qu'est-ce que vous aimez chez lui ?

Qu'est-ce que j'aime chez lui ? Il est unique ! C'est très impressionnant. Je n'ai pas d'autres exemples que lui d'ailleurs. Il a cette humilité qui semble relever du complexe d'infériorité mais qui cache en fait un extraordinaire observateur du genre humain. D'ailleurs il reste toujours sur le plateau même quand il ne joue pas. Pour être disponible, mais aussi, j'en suis convaincu, pour « voler » des attitudes, des gestes, des hésitations. Il travaille.

Son jeu, ses silences et son écoute sont incroyables. J'ai envie de lui offrir des rôles qui lui permettent d'illustrer tout le spectre de son talent. Je pourrai passer mes journées à écrire pour lui.

Joseph est fort, dominateur, nanti et décideur, violent parfois. On le découvre aussi plus sensible qu'il n'y paraît et souffrant de la solitude. Comment vous est venu ce personnage complexe ?

Pour Joseph je voulais cette complexité d'un homme qui semble dominant mais qui ne sait pas comment faire face à cette femme bien plus instruite et forte que lui. Mais je ne voulais pas qu'il l'idolâtre non plus. Historiquement cela aurait été fautif. L'opposition entre eux est complexe, c'est comme une danse, un pas en avant un pas en arrière et le consentement est respecté. Elle le fait énormément évoluer, il devient plus tolérant, plus humain. Il devient un chef naturel qui peut s'occuper des autres parce qu'il a pris confiance en lui. Parce qu'il n'a plus à faire semblant d'être fort. Parce qu'il est apprécié pour ce qu'il est.



Les décors naturels, ici la Haute-Loire et le Puy de Dôme, sont très importants dans vos films. Y êtes-vous retourné à plusieurs reprises pour rendre compte des saisons ?

Oui. Puisque le film traite de la terre et de son exploitation on ne pouvait pas tout tricher. Donc nous avons tourné en hiver et au printemps. Le cycle du temps est important pour les travaux agricoles mais également pour l'école. Un cycle scolaire ce sont les marrons en automne, les boules de neige, les prairies, le soleil. Je devais faire vivre les saisons.

Au mois d'août qui a précédé le tournage j'ai dit à Christophe Rossignon que si nous voulions tourner des images de moisson au printemps il fallait semer des champs de blé dès septembre et il m'a suivi. Nous avons fait préparer des champs sur lesquels plus rien ne poussait depuis longtemps, fait enlever les innombrables cailloux qui les jonchaient et il nous a fallu évidemment fallu planter à la manière de l'époque.

Le rythme du film, cette forme de lenteur, est-il dicté par la vie à cette époque ?

Il est dicté par l'envie que j'avais d'être dans le tempo d'un autre temps, guidé par le cycle naturel. Quand on vit au rythme du soleil et on ne court pas comme aujourd'hui. Il y a moins de changements de rythme. Moins d'artifices. Pas de voiture, de numérique ou de télétransportation. Juste un temps marqué par les intempéries et les tâches à accomplir. Un temps dilaté.

Comment vous êtes-vous documenté sur la vie à la campagne à cette époque ?

En lisant. J'ai découvert dans certains romans les mœurs, les coutumes des paysans, leurs névroses aussi, et j'en ai fait des dialogues. Et puis en allant sur place. C'est pendant les repérages que j'ai eu l'idée d'introduire la langue d'oc dans le film. Langue symbole de toutes celles que l'école va interdire en son sein. J'ai entendu des gens parler patois et de fil en aiguille je leur ai demandé s'ils connaissaient des musiciens, des conteurs qui perpétuaient la tradition. Et oui, il y en avait. En rentrant j'ai écrit la scène de la veillée. Elle raconte beaucoup de cette culture locale qui ne pouvait pas être absente de cette histoire.

Que vouliez-vous dire au fond avec ce film ? Que le progrès lié à la connaissance même s'il entraîne des bouleversements compliqués à vivre l'emporte sur le conservatisme et peut transformer profondément l'ensemble d'une communauté ?

Tout mon cinéma dit la même chose. À savoir qu'il faut faire confiance à la vie et faire confiance à l'autre. La rencontre de l'autre dans sa différence, c'est là qu'est la solution. L'autre ça veut dire quelqu'un d'un autre sexe, d'un autre espace géographique, d'un mode de pensée différent. L'art de la conversation n'a jamais été d'imposer son point de vue mais d'écouter celui de l'autre et d'être capable de changer d'opinion. C'est exactement ce que symbolise la rencontre entre cette institutrice et ces paysans. Ils sont tous raison de leur point de vue et personne n'a tort, mais de cette confrontation naît quelque chose d'important : la liberté du choix offert aux enfants.

Le film *Louise Violet* est-il le second volet d'un triptyque envisagé. Trois films pour raconter quoi ? Un cuisinier avant la Révolution, une institutrice sous la Troisième République et après ?

Disons que j'ai deux autres sujets très avancés qui entrent dans cette logique de rencontre entre deux individus opposés, qui se cristallise autour d'une fonction et d'un lieu, et s'inscrit dans un mode de pensée très fort. L'un se passe au 20^e siècle et l'autre au 17^e siècle.

Donc je vais poursuivre dans cette veine de travail sur mon pays. Si j'étais américain je ferais sûrement des westerns. J'adore John Ford, Taylor Sheridan et Kevin Costner qui explorent leurs racines et tentent de savoir d'où ils viennent. Ce que l'on peut avoir tendance à oublier. Certaines choses nous paraissent aujourd'hui évidentes. Je pense qu'il est très utile de rappeler les combats inimaginables menés pour les obtenir. Afin de mieux les chérir.

ENTRETIEN AVEC - ALEXANDRA LAMY - ACTRICE

Quelle a été votre première réaction à la lecture du scénario ?

J'ai trouvé que c'était une façon très intéressante de parler de l'éducation nationale : comment notre système français est né, d'où il vient. J'ai aimé également la position de cette femme un peu mystérieuse confrontée aux hommes de la campagne et qui va se battre pour aller chercher les enfants, considérés par leurs parents comme de la main d'œuvre, leur apporter la connaissance et leur offrir la possibilité du choix. Et puis j'ai senti, en lisant le scénario, qu'il y allait avoir un personnage très important : la nature. Cet esthétisme que l'on retrouve dans le film on pouvait déjà le percevoir à l'écriture qui était au plus près de ce monde paysan, des champs, des éléments au fil des saisons.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette histoire, est-ce que vous découvrez ces institutrices pionnières lancées seules dans des campagnes isolées de tout ?

Oui et je comprends que c'est une mission qui demande beaucoup de courage. Et puis en 1896, concernant la place des femmes dans la société, on est quand même loin du droit de vote non ? Ensuite, j'ai aimé ce que cache Louise. C'était complexe à construire, et c'est ce qui m'a attiré. Je ne voulais pas qu'elle pleure, par exemple, parce que je me disais qu'elle avait déjà dû beaucoup pleurer pendant des années. Il fallait qu'on sente sa résilience et même une forme de dureté liées aux épreuves traversées et au temps qui a passé. Je voulais aussi qu'on l'imagine prête à bondir.

Qu'est-ce qui vous a le plus séduit chez Louise ? Son féminisme, ses combats, ses blessures ?

Un peu tout en fait. Bien sûr j'aime son féminisme. Le propos du film à ce sujet est assez contemporain. Et puis, c'est une femme qui fait des choix, qui va jusqu'au bout. Louise n'a plus rien à perdre. Seule l'envie de s'occuper des enfants de l'école la tient sinon elle meurt. Mais on sent chez elle une rage et une colère qui sourdent et c'est très séduisant à construire. Il faut qu'on se dise par moment qu'elle pourrait tuer et qu'elle l'a peut-être déjà fait après le drame dans lequel elle perd sa famille. Louise et ses blessures m'ont un peu fait penser à ma grand-mère maternelle. Elle avait eu une enfance très difficile et a perdu un fils alors qu'il avait 18 ans. Même si elle avait d'autres enfants, dont mon père, elle a porté cela toute sa vie. Quelque chose en elle s'était éteint.

Comment définiriez-vous Louise ?

Je me suis dit qu'elle avait tout perdu. Comment se remettre de la mort de vos deux enfants et de votre mari dans un incendie, et du fait qu'on vous empêche d'y aller pour tenter de les sauver ? On ne peut pas faire pire. Elle a passé des années au bagne, elle n'a plus peur de mourir, elle n'a plus peur de rien. C'est sa force, ce qui lui permet de tout affronter.

Est-ce que vous connaissiez Éric Besnard, son travail de réalisateur ?

J'avais vu, il y a longtemps, *Cash* et *600 kilos d'or pur*, deux de ses premiers films. Et puis *Le goût des merveilles*, *Les choses simples* et j'ai beaucoup aimé *Délicieux*. Éric est quelqu'un de brillant, de charismatique.

Vous dit-il dès le départ qu'il souhaite freiner votre énergie naturelle ?

Oui, car effectivement dans la vie, et souvent au cinéma, je bouge beaucoup et je parle vite. Je me souviens que quand j'ai commencé le tournage de *Louise Violet* en hiver, sous la neige, je sortais de celui de *La Promesse verte* et j'ai un peu paniqué parce que j'avais perdu la voix, le rythme, cette façon de parler



plus neutre et plus droite de Louise que j'avais trouvé pendant la préparation. Je l'ai dit à Éric et il l'avait senti aussi. Mais j'ai vite retrouvé le bon tempo. Le travail sur la voix même si ce n'est pas en changer complètement, permet d'indiquer beaucoup de choses. Et j'aime beaucoup moduler la mienne. Éric l'avait remarqué quand, au cours des lectures, je lui ai lu les textes de la voix off du film. Et ça l'avait intéressé.

Comment construisez-vous ce personnage ?

J'ai lu de énormément de livres sur la Commune, un épisode de notre Histoire qu'on connaît peu. J'ai cherché des dessins, des gravures de l'époque, je voulais tout voir, tout savoir. Louise était sur les barricades ce n'est pas rien cette violence des pavés qui volent. Et ça m'a nourri. Et puis, en amont, j'ai posé beaucoup de questions à Éric. J'affectionne vraiment imaginer le hors champ des personnages que j'incarne. Dans cette phase de construction je suis totalement au premier degré, je découvre, je m'imprègne, j'apprends. Quelle chance on a de faire ce métier !

Qui a-t-il de vous dans Louise, le fait de ne jamais se plaindre peut-être ?

Oui, bien sûr, cela me ressemble, je ne raconte jamais mes tracas ou mes douleurs. Raison pour laquelle je voulais qu'elle garde cette forme de pudeur dans toutes les circonstances ou presque. Et puis c'est une époque à laquelle on ne se plaignait pas et où on s'épanchait peu. On était déjà bien content d'avoir à manger et on se taisait.

Est-ce que les costumes vous ont aidé à entrer dans la peau de Louise ?

Il faut dire d'abord qu'ils sont magnifiques et merci Madeline Fontaine. Le corset, toute la journée, au bout d'un moment on n'en peut plus. Mais il apportait cette silhouette très féminine et douce et surtout une posture, une droiture, presque une retenue au personnage. Une ou deux fois j'ai voulu le desserrer un peu et ça marchait moins bien, j'étais moins Louise. Le plus compliqué à gérer cela a été les chaussures. Les semelles et le cuir fin, comme à l'époque. Dans la neige sur des skis du 19e siècle, j'ai bien cru que j'allais perdre mes doigts de pieds. Je ne sais vraiment pas comment ils faisaient. Ils étaient plus durs et plus aguerris que nous sûrement.

Le réalisateur dit qu'il avait envie d'une actrice de cinéma face à des acteurs de théâtre parce que cela servait le propos du film : Louise confronté à ces hommes de la campagne très conservateurs. Est-ce que vous l'avez ressenti d'une manière ou d'une autre ?

Il ne m'en avait pas parlé mais je l'ai bien senti parce qu'effectivement il y a un grand nombre d'acteurs du film qui viennent du théâtre. Est-ce qu'on peut dire une pure actrice de cinéma face à eux ? Peut-être pas puisque j'ai joué dans quelques pièces également. Mais j'ai compris qu'il avait besoin de comédiens, comme Jérémy Lopez, habitués à jouer et à rendre audibles des textes consistants et très écrits ce qui n'est pas simple. J'adore qu'on respecte le texte au mot près. Et puis j'ai eu le sentiment de former une troupe avec eux. Il y avait beaucoup de solidarité, de conseils échangés, peu d'ego en fait.

Cette rage qu'elle a en elle, qui couve, est-ce que c'était intéressant à jouer, quelque chose que vous n'aviez jamais expérimenté ?

Je n'avais jamais fait de film d'époque et cela m'a beaucoup intéressé parce que j'adore les contraintes. Ici c'était les costumes, la perruque, la richesse du texte. Et puis il fallait tenir le personnage de bout en bout. Incarner Louise était un petit challenge, ce ne sont pas des rôles qu'on m'a souvent offerts. Des battantes j'en ai joué, mais une femme chez qui l'on sent que le feu couve sous la glace c'était nouveau.

Chez Louise, on a d'abord le sentiment d'une forme de dureté des traits puis elle devient plus solaire au fil de l'histoire. Avez-vous eu le sentiment d'être filmée différemment et est-ce que c'était prévu ?

Oui, nous en avons discuté avec Éric et même noté les moments où elle commençait à sourire de nouveau, elle qui jusque-là était complètement fermée d'où la sévérité des traits de son visage. Et nous avons décidé qu'à partir de ce moment elle s'épanouissait, s'éclaircissait presque, en reprenant goût à la vie.

Comment cela s'est-il passé avec Grégory Gadebois avec qui vous jouiez pour la première fois ? Aviez-vous vu certains de ses films ?

Bien sûr, y compris des courts-métrages dont *Pile poil*, qui avait obtenu un César. Quel super acteur ! Quel plaisir de travailler avec lui. Quand vous avez un talent comme le sien face à vous, difficile d'être mauvaise. Le texte est su au cordeau, et croyez-moi ce n'est pas toujours évident avec certains acteurs. On sent la réflexion qui a été menée en amont et puis il est avec vous. Il a cette qualité d'écoute qui est incroyable, cette générosité, ce goût de travailler avec l'autre, cette entraide qui sont exceptionnelles.

Il y a une forme de lenteur dans cette réalisation. Est-elle le reflet de la vie quotidienne des paysans à cette époque et est-ce que cette lenteur vous a étonnée ?

C'est la raison pour laquelle je vous parlais de cet autre personnage important du film qu'est la nature. Elle est imposante, dans le sens où elle vous impose un rythme comme elle l'imposait aux paysans de l'époque et je pense que Éric aime ça. Aujourd'hui nous voulons tout maîtriser, il y a un peu plus d'un siècle, c'est la terre et les intempéries qui dictaient leur loi. La pluie, la neige, le renouveau, Éric les a filmés et cela donne souvent des tableaux de toute beauté. Je trouve que ce temps ralenti est créateur d'émotions qui vous happent et vous portent. Peut-être parce qu'on a perdu l'habitude de se poser et que tout va trop vite.

Est-ce que vous diriez qu'aujourd'hui, la laïcité et l'instruction républicaine ce n'est pas encore gagné ou est-ce que vous êtes optimiste ?

J'ai un fond plutôt optimiste mais il est tellement important que la république et la laïcité existent. On ne se rend pas compte de la chance que l'on a en France d'avoir une école gratuite et laïque. Cette école est le seul endroit où l'on peut acquérir un ensemble de connaissances apprises en commun, donc partagées par tous, donc qui rassemblent. L'école laïque c'est peut-être, pour certains enfants, le seul endroit où on ne leur impose rien.



ENTRETIEN AVEC - GRÉGORI GADEBOIS - ACTEUR

Après *Délicieux* et *Les choses simples*, c'est le troisième film dans lequel vous jouez sous la direction d'Éric Besnard. Qu'est-ce que vous aimez tant chez lui ?

J'aime sa personnalité et son écriture. Tout est lié mais c'est compliqué à expliquer ces choses-là et peut-être qu'il ne faut pas le faire. Bon, il y a, par exemple, un truc qui est un peu bête mais que j'aime : on sent qu'il est content de nous filmer, d'être là avec nous. J'aime également ce qu'il met dans un personnage et la façon dont il me voit.

Qu'est-ce qui vous a séduit cette fois dans le scénario proposé ?

Il faut avouer que quand Eric me propose quelque chose à lire je sais d'avance que cela va me plaire. Là, j'ai tout de suite aimé ce personnage, maire, agriculteur, mais aussi l'époque et le milieu dans lesquels se déroule l'histoire. Et puis le rapport à l'école que nous avons tous. J'aimais l'idée d'incarner l'institution, l'autorité représentées par Joseph qui tient un rôle important dans son village et sa confrontation avec l'institutrice, autre autorité.

Éric Besnard dit qu'il pourrait passer ses journées à écrire pour vous et que quand il écrit pour d'autres ça l'aide de penser à vous. Agréable à entendre non ?

C'est même génial. La chose la plus difficile que l'on puisse me demander c'est : qu'est-ce que tu rêves de jouer ? Rien. Si personne ne voit un acteur dans un personnage, il n'a pas de possibilité d'exister. Donc entendre cela de la part d'Éric est vraiment formidable. En tous cas cela me touche beaucoup mais une fois de plus je ne saurais expliquer ce lien que nous avons. Peut-être faisons-nous partis d'une même famille. Mais il est vrai que tout ce dont nous avons besoin pour travailler, lui, il le donne.

À la lecture du scénario, vous qui êtes quelqu'un de très instinctif, est-ce que vous commencez déjà à imaginer Joseph ?

Ah oui et c'est quelque chose que je fais toujours. Je ne lis qu'une fois le scénario, même si je reçois de nouvelles versions, et dès que j'ai terminé la lecture je commence à y penser malgré moi. Le personnage se dessine petit à petit et s'il se passe un an entre cette lecture et le début du tournage eh bien j'y pense pendant un an, pas tout le temps mais souvent et parfois je réfléchis sur une scène particulière et comment la jouer concrètement. J'anticipe sur la façon dont cela pourrait se passer en termes de couleur de jeu. C'est un mélange de tout cela : laisser venir, réfléchir et aussi discuter beaucoup avec Éric, ce que j'affectionne particulièrement faire.

Est-ce qu'à un moment vous cherchez à vous documenter concernant cette fin de 19^e siècle ?

Je ne me souviens pas avoir fait ça mais on m'a montré des photos et puis concernant la nature humaine il y a peu de changements par rapport à aujourd'hui même si cela passe par des codes différents. Au fond, les gens, femmes ou hommes, sont toujours les mêmes.

Le moment des lectures en amont du tournage est-il pour vous l'occasion de poser toutes les questions ou est-ce que vous préférez écouter ?

Si j'ai des questions à poser je les pose à ce moment-là évidemment pour savoir par exemple comment va se jouer telle ou telle scène, mais j'aime aussi écouter. Ce que j'affectionne dans les premières lectures c'est rencontrer mes partenaires, entendre les personnages commencer à exister, à prendre voix. Je comparerais ces premières lectures au fait de se mettre un peu d'eau sur la nuque avant de se jeter à l'eau. On prend la température.



Éric Besnard vous dit-il beaucoup de choses de Joseph, ce maire de village que vous incarnez ?

Oui nous discutons beaucoup bien avant les lectures. Nous parlons du personnage que j'incarne mais des autres personnages également. Ceci dit, il y a déjà énormément d'indications dans son écriture. Il y a ce qui est très précis et d'autres choses qui coulent de source, sont sous-jacentes. Pour l'incarner je pars de l'écriture et scène après scène, grâce à tout ce qui a été mûri auparavant, le personnage se met à exister.

Ce qui est intéressant c'est que Joseph de façon très moderne est un papa solo. Est-ce que ça répond au féminisme de Louise, est-ce que ça les met à égalité ?

Oui tout-à-fait et je pense qu'à l'époque cela ne devait pas être banal. Moderne ? Je n'aime pas beaucoup ce mot. Moderne ça se démode donc je n'ai pas envie d'être à la mode. Est-ce que ça les met à égalité ? Dans mon souvenir, quand je l'ai joué j'avais plutôt le sentiment de me sentir en infériorité. Joseph, après tout, ne sait ni lire, ni écrire.

Il est d'ailleurs le seul adulte du village qui décide d'apprendre. Pourquoi selon vous ? Par envie de s'élever, par ambition ou pour plaire à Louise ?

Devenir celui qui sait face à la quasi-totalité des gens qui ne savent pas l'intéresse parce que ça renforcera sa position mais je crois surtout que se lancer dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture ça veut dire voir Louise plus souvent, quasiment tous les jours. Être avec elle.

Qu'y a-t-il de Joseph qui vous ressemble et qu'y a-t-il de lui qui est très éloigné de vous ?

Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'analyser cela par peur, peut-être, de ne pas goûter les réponses. Alors oui, Joseph est un manuel et je peux aimer bricoler, c'est un point commun. Comme moi, il n'apprécie pas trop l'école. Finalement je ne suis pas sûr d'être si éloigné de lui mais c'est un peu normal. On essaye toujours de trouver du positif dans ce que font les personnages qu'on incarne. Bon, par contre, quand il lui dit qu'il lui construit une école si elle se marie avec lui, ça non je ne le ferais pas.

Y a-t-il quelque chose dans les costumes qui vous aide un peu plus à entrer dans la peau du personnage ?

Les costumes racontent une époque, et aident beaucoup à entrer dans la peau du personnage. Madeline Fontaine a choisi des tissus qui ressemblent à ceux la fin du 19^e siècle et qui racontent la vie quotidienne de l'époque. La chemise est rugueuse et chaude et on en porte trois parce que c'est utile pour se protéger.

Diriez-vous que Joseph se transforme au contact de Louise ? Est-ce qu'il prend confiance, s'humanise, fait plus attention aux autres et devient-il un chef naturel et protecteur ?

C'est exactement tout cela. Elle l'a bonifié, rendu mieux. Et j'ai aimé me dire qu'un jour Louise allait peut-être devenir l'amoureuse de Joseph et qu'elle allait l'épouser parce qu'il était devenu quelqu'un de bien. Il y a cette si jolie phrase qu'il lui dit à la fin : est-ce que je pourrai continuer à vous faire la cour ? Il ne l'aurait pas dite au début.

C'est la première fois que vous partagez l'affiche avec Alexandra Lamy. Est-ce que vous connaissiez son travail, aviez-vous vu certains de ses films ?

Je la connaissais à travers ses films, mais tout le monde connaît Alexandra Lamy. J'étais heureux de la rencontrer et je n'ai pas été déçu. Travailler avec elle a été une expérience formidable. Tout est allé de façon très simple et fluide avec elle.

Quel genre de réalisateur est Éric Besnard ?

Il a une énergie folle. C'est lui qui tient tout le plateau, qui motive tout le monde. Concernant le texte qu'il a écrit, il lui arrive parfois de le couper pour aller à l'essentiel. Avec tout ce que nous nous sommes dit en amont, il n'y a plus qu'à faire ce qui a été énoncé. La direction d'acteur elle se fait au casting, quand le réalisateur choisit. Après ce sont des additions : un texte, plus un acteur, plus le moment présent, plus le partenaire, les interactions avec lui ou elle.

Vous restez toujours sur le plateau même quand vous ne tournez pas. Pour quelles raisons ?

Au début c'était pour qu'on ne perde pas de temps à aller me chercher. Et puis j'y ai pris goût, j'aime rester là, je ne m'ennuie jamais. Il se passe toujours quelque chose, une visite, un accessoiriste qui fait un truc jamais vu. Et juste regarder une scène c'est forcément intéressant. Et cela permet bien sûr de rester dans l'énergie du film.

Il y a de nombreux détails très précis qui nous plongent dans cette fin de 19^e siècle. Vous êtes-vous rendu compte de ce souci de réalisme pendant le tournage ?

Pas spécialement mais je sais qu'Éric, quand il traite d'une époque, a beaucoup travaillé, s'est beaucoup documenté. Je savais que tout était très précis donc je n'avais pas à m'en soucier. À un moment je fais du pain et il y a un spécialiste qui est venu pour me montrer comment on faisait à l'époque avec une pâte à pain fidèle à la réalité, une petite raclette en bois.

Cette forme de lenteur dans la réalisation, presque contemplative, accompagnée de moments de silence vous a-t-elle étonnée si vous avez vu le film ? Était-elle perceptible au scénario ?

Non, cela ne se sentait pas à l'écriture mais je crois bien que Eric l'avait en tête. En tous cas il l'a fait. Mais je trouve que cela va extrêmement bien avec cette époque. La ville est à trois jours de marche du village si on n'a pas les moyens de prendre une calèche. Aujourd'hui, en voiture, on mettrait une heure. Le temps n'est pas le même, il se ralentit se dilate. J'aime cette idée.

La place importante de la nature dans le film est-ce qu'elle vous a touché, est-ce qu'elle a ravivé des souvenirs d'enfance ?

J'ai grandi à la campagne en Normandie. Ces agriculteurs me rappellent mon enfance. Un des premiers boulots que j'ai fait quand j'avais une dizaine d'années était de ramasser des ballots de paille dans les champs et de les charger à la fourche sur une charrette. Et je me souviens très bien de la chaleur qu'il faisait dans ce champ en plein été. Pourquoi fait-il toujours chaud dans les champs ?

Aviez-vous déjà entendu parler de ces débuts de l'école laïque dans les campagnes à la fin du 19^e siècle ?

Non, j'ai appris beaucoup. Comme pour les premiers restaurants à l'occasion de *Délicieux*, je ne connaissais pas ces débuts de l'école obligatoire et laïque et que cela arrivait si tard dans notre Histoire.

Avec ce film on se rend compte à quel point cela a pu être un combat d'imposer l'école laïque. En aviez-vous conscience ?

Moi, à l'école j'ai appris à lire, écrire et compter très vite et cela m'a suffi. Après, j'ai plus eu l'impression de la subir et je ne savais pas à quel point cela a pu être un combat. Et c'est génial d'avoir cette chance. Il faudrait qu'on ne l'ait plus pour comprendre à quel point c'est important. Je ferais le parallèle avec l'eau courante pour dire à quel point ce qui nous paraît évident ne l'a pas toujours été. Aujourd'hui si l'on veut un verre d'eau on va au robinet. Chaud, froid, c'est disponible. Comme l'enseignement, sauf qu'il est gratuit. Et quelle belle idée : le même apprentissage, les mêmes chance pour tout le monde. Et finalement cette école qui instruit est aussi capable de sociabiliser les enfants, de mélanger les catégories sociales, bref d'ouvrir sur le monde.



LISTE - TECHNIQUE -

Réalisateur	Éric Besnard
Scénario	Éric Besnard
Producteurs délégués	Christophe Rossignon et Philip Boëffard
Co-producteur	Patrick Quinet
Producteur associé	Pierre Guyard
Productrice exécutive	Ève François-Machuel
Directrice de production	Angeline Massoni
Casting	David Bertrand - ARDA
1 ^{er} assistant réalisateur	Mathieu de la Mortière - AFAR
Musique originale	Christophe Julien
Image	Laurent Dailland - AFC
Son	Dominique Lacour, Matthieu Michaux Alexandre Fleurant et Fabien Devillers
Décors	Bertrand Seitz - ADC
Costumes	Madeline Fontaine - AFFCA
Montage	Lydia Decobert
Régie	Ignazio Umberto Giovacchini
Scripte	Anne Wermelinger
Distribution	StudioCanal, Apollo Films
Distribution internationale	StudioCanal

LISTE
- ARTISTIQUE -

Alexandra Lamy	Louise Violet
Grégory Gadebois	Joseph
Jérôme Kircher	Thermidor
Jérémy Lopez de la Comédie-Française	Rémi
Patrick Pineau	Père Francis
Annie Mercier	Marthe
Julie Moulier	Honorine
Géraldine Martineau	Félicie
Grégoire Tachnakian	Lucien
Pauline Serieys	Léonie
Manon Maindivide	Flore
Ernest Mourier	Jules

- PARTENAIRES -

Une coproduction	Nord-Ouest Films, StudioCanal, Apollo Films, France 3 Cinéma, Auvergne-Rhône Alpes Cinéma, Artémis Productions
Avec la participation de	OCS, Ciné+, France Télévisions
En association avec	Cofimage 34, Sofitvcine 11
En coproduction avec	RTBF (Télévision Belge), Voo et Be Tv, Proximus, Shelter Prod
En association avec	Taxshelter.be & ING
Avec le soutien du	Taxshelter du Gouvernement Fédéral de Belgique
Avec le soutien du	Centre National Du Cinéma et De L'image Animée
Avec la participation	de La Région Auvergne-Rhône-Alpes et du CNC, du Département du Puy-de-Dôme
Distribution salles	StudioCanal / Apollo Films
Ventes internationales	StudioCanal
Edition vidéo	StudioCanal / Apollo Films

